

LE DIABLE

A L'ASSEMBLÉE

	Un an.	6 mois.	3 mois.
Paris.	6	3	2
Départements.	12	7	4
Étranger.	15	8	»



BOITEUX

NATIONALE.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 27.

Tous les Articles adressés au Journal doivent être signés.
(Affranchir.)

Paraissant le Jeudi et le Dimanche.

SOMMAIRE. — Les grands Effets et les petites Causes : Périclès et Aspasia; le Diable boiteux dans un boudoir. — Biographie de Flocon. — Liste des Candidats proposés à l'Assemblée Nationale par le Diable boiteux. — Les Elections : Biographies.

Les grands Effets et les petites Causes.

Il était une heure, le président était au fauteuil, armé de sa sonnette, mais à peine quelques rares représentants étaient rendus à leur poste, les autres flânaient dans les couloirs, dans la salle des conférences. On s'occupait plus sérieusement à la buvette. Asmodée était à son poste d'observateur, plus en verve que de coutume, nous montrant avec sa béquille et nous décrivant, à mesure qu'ils arrivaient, les honorables déjà condamnés ou destinés à l'avenir à une célébrité quelconque. La séance a rempli ses préliminaires, la discussion a commencé. Les tribunes et l'Assemblée elle-même sont comme toujours dans une attente et une impatience visible; attente chaque jour trompée et qui se renouvelle chaque jour, tant la France a besoin de grandes mesures, tant est profond en général le sentiment de ses maux. Un ministre est à la tribune, petit, noir, ébouriffé, crépu, grimaçant comme un singe. Asmodée sourit à cette figure et semble le regarder avec un air évident de satisfaction et de reconnaissance. Grâce à cet homme et à quelques autres, me dit-il, moi qui suis assez laid parmi les diables, je pourrais presque passer pour joli garçon parmi l'espèce humaine. Au milieu du silence et de l'attente générale, cet homme, avec une assurance préparée d'avance, laisse tomber ces mots : *Le Gouvernement a l'honneur de proposer et de soumettre à la discussion de la Chambre une loi sur le rétablissement du divorce*. Encore un jour perdu ! s'écrie-t-on de tous côtés; encore une mystification ! L'agitation éclate partout, un long murmure circule à travers l'Assemblée houleuse et agitée; Asmodée sourit avec plus de malice et d'ironie que jamais; et comme je le regardais avec étonnement : Oui, me dit-il, *aux petites causes les grands effets*. Ce soir, si vous êtes curieux de savoir le mot de cette petite charade, je la ferai passer en action sous vos yeux. Et il sortit aussitôt.

ASPASIE ET PÉRICLÈS.

Minuit avait sonné, tout dormait ou se préparait à dormir dans Paris, excepté les filous, les conspirateurs et les grands hommes qui veillent à notre sûreté. Je me trouvais tout à coup transporté dans un paisible faubourg, Asmodée, mon guide chaleureux, était avec moi. Les portes, les barrières, tout s'ouvrait devant nous, aucun obstacle ne nous arrêtait. Nous avions ainsi pénétré dans un petit hôtel entre cour et jardin; tout était silence et mystère dans cette paisible retraite. L'escalier, les vestibules étaient ornés de fleurs; les lustres, les girandoles répandaient une lumière resplendissante, mais adoucie par les globes d'opale qui la renfermaient, et embaumée de suaves parfums. Sous les pieds des tapis moelleux, partout des meubles riches d'or et de soie. Prenons nos places ici, me dit Asmodée en me faisant asseoir à ses côtés sur une causeuse placée dans une embrasure de croisée, et cachée dans l'ombre d'où nous pouvions tout voir sans être vus.

La pièce dans laquelle nous nous trouvions était richement meublée. Une table était au milieu, voluptueusement servie; deux couverts seulement ! Le bordeaux pétillait dans de riches flacons; le frontignan étincelait comme des flots de topazes, et le champagne, comprimé dans sa prison transparente, semblait se préparer à bon-

dir mousseux et écumant. Partout le silence et le mystère. Le théâtre était prêt, mais où étaient les acteurs de la charade ? Asmodée me fit apercevoir alors, mollement couchée sur un soyeux divan, une languissante beauté qui baillait au milieu de tout ce luxe si excitant, comme blasée d'avance ou fatiguée d'attendre. C'était la belle Aspasia, la souveraine de notre moderne Périclès. Ce n'était pas cependant, n'allez pas vous y tromper, cette célèbre Athénienne, prêtresse de l'art et de la poésie encore plus que de l'amour, qui discutait morale et philosophie avec Anaxagore et Socrate, politique et législation avec Périclès, et qui imposait à celui-ci ses plus belles harangues. Non ! l'Aspasia moderne avait la peau blanche et les cheveux noirs; elle était prêtresse aussi, mais de l'amour plutôt que de l'art, et pour dernière ressemblance avec l'illustre Athénienne, elle était aussi la souveraine d'un autre Périclès, auquel elle inspirait non pas d'immortelles harangues, mais de ridicules décrets.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre; un carrosse a roulé; des chevaux fringants ont piaffé dans la cour; partout les portes s'ouvrent et se ferment avec violence. Le Périclès attendu, le héros, le souverain de ce séjour enchanté pénètre avec iracunes et comme un triomphateur, dans ce sanctuaire de l'amour. Il est des hommes qui font du bruit partout et qui ne connaissent pas le charme du mystère. Heureux mortel cependant, qui, comme Éole, un peu bouffi comme lui, règne maintenant en souverain sur la foule agitée de Paris, sur l'Assemblée Nationale et sur le cœur d'Aspasia. Te voilà donc enfin, mon cher Dudu, lui dit celle-ci en minaudant son sourire le plus doux; n'es-tu pas fatigué de haranguer et de décréter pour moi; tes commissaires et tes représentants m'embêtent à la mort; tu veux donc laisser mourir d'ennui, loin de toi, ta pauvre Aspasia ?

Non, ma souveraine. Je n'aspire qu'un moment où je pourrai, loin de tous ces ennuyeux, te consacrer entièrement mon cœur et ma vie; mais il faut bien avoir quelques égards et donner quelques moments à ces rouages qui font aller la machine. Prends patience, mon idole; grâce à tous ces instruments, je veux un jour faire rouler, à tes pieds, les flots d'or du Pactole. — Ah ! oui, le Pactole ! Et pour un misérable collier, ces gredins de journalistes ont jeté les hauts cris. Dis-moi, Dudu, tu ne peux donc pas les faire mettre en prison et les bâillonner un peu, ces canailles-là. — Pas encore, ma toute belle, mais cela viendra, sois tranquille.

Ah ! oui, tranquille, lorsque je sais qu'à chaque instant je puis être arrachée de tes bras. As-tu donc oublié qu'un autre homme a des droits sur mon cœur et sur mon corps, et qu'il peut venir à tout moment me réclamer, le monstre, et me faire arracher par la gendarmerie à mon cher Dudu ? N'est-ce pas une horreur, qu'une pauvre femme ne puisse pas se donner à celui qu'elle aime et qu'il n'y ait pas une loi qui protège sa faiblesse et sa pudeur ? Ah ! cette pensée me fera mourir de honte et de colère. — Console-toi, mon amour, non, rien ne pourra désormais nous séparer. Pas plus tard que demain, nous aurons le divorce. J'en dirai deux mots à Crémieux. — Ah ! oui, le divorce; il nous faut le divorce, dit Aspasia en se jetant tout inondée de ses belles larmes dans les bras de Périclès. Voilà, me dit Asmodée, le mot de la charade. Retirons-nous discrètement, aussi bien la scène qui commence appartient à la vie privée. Adieu, à demain. Et nous nous séparâmes.

Biographie de Flocon.

Après Louis Blanc, voici venir Flocon, le citoyen Flocon, le vrai sans-culotte Flocon. Inclinez-vous devant ce personnage. Il n'y en a point de plus facétieux dans toute l'Assemblée, me dit Asmodée, et il me montrait un individu, type du voyou parisien, ayant l'air d'un concierge en habit de dimanche, qui se souriait continuellement à lui-même comme tout étonné de se voir un personnage, et ne faisant qu'aller et venir de son banc à la tribune, de la tribune à son banc.

Celui-ci, me dit-il, quoique journaliste et conspirateur, n'est point un théoricien, un rêve-cœur comme le précédent, un de ces hommes qui arrangent la société dans leur tête, suivant leurs intérêts, leurs passions ou leurs fantaisies, et qui prétendent ensuite la réaliser sur ce beau idéal, sur cette image préconçue. Flocon est de l'école pratique, un véritable terroriste de la Convention et de la Montagne, de la famille de Saint-Just, Couthon, Robespierre, Danton, Santerre et Simon. Il ne connaît point la métaphysique de la chose, il n'en veut que l'exécution. Vers la fin de la Restauration, à l'époque où les idées révolutionnaires fortement comprimées réagissaient avec d'autant plus de violence et d'excès, il s'était formé parmi la jeunesse une école terroriste qui invoquait hautement, comme ses patrons et ses modèles, ces noms fameux qui font toujours frémir quelque peu les âmes vulgaires, quelque républicain qu'on soit d'ailleurs, comme l'aspect du bourreau excite toujours quelque léger frisson, malgré tous les efforts qu'a faits la littérature dans ces derniers temps pour le réhabiliter et même le préconiser. Flocon appartenait à cette école, et reste sous nos yeux comme un de ses échantillons les plus curieux. Le temps, les progrès de la civilisation et de la raison, les affections de famille, l'intérêt, l'ambition, ont dissipé, converti et fait disparaître peu à peu la plupart de ces sectaires fanatiques, de ces sombres amis de la guillotine. Ils sont rares aujourd'hui, heureusement fort rares, et nous aurions quelque peine à les étudier, si nous n'avions ce type sous les yeux, et quelques autres aussi obscurs dont il est difficile de suivre les traces à travers tous les détours et les souterrains de la conspiration et des sociétés secrètes qui ont été le théâtre de leur vie et de leurs exploits. La république de ces citoyens est assurément bien différente de celle que nous voulons tous et dont la France entière a salué par acclamation le glorieux avènement; et cependant ce sont eux qui se sont tout d'abord mis à sa tête, qui s'en sont proclamés les chefs, la regardant dès lors et déjà comme leur propriété exclusive, et repoussant avec dédain tous ceux qu'ils ont appelés les républicains du lendemain, c'est-à-dire tous les Français, excepté quelques conspirateurs obscurs, quelques rapins de la Réforme et l'illustre Flocon. Pour se faire ainsi accepter, pour produire cette illusion, il a bien fallu se déguiser un peu, il a bien fallu s'abriter sous l'éclat de quelque nom populaire et glorieux, de quelques principes humanitaires et généreux. De là ce mélange hétérogène de noms si discordants et si étonnés de se rencontrer ensemble dans le gouvernement provisoire, et qui depuis se sont accrochés les uns aux autres dans une alliance si étrange et si monstrueuse. De là ces principes sublimes de *Liberté, Égalité, Fraternité*, proclamés comme la devise de la République, qui nous ont tous séduits et entraînés. Mais savez-vous avec quelle restriction mentale Flocon et son école adoptent ces principes, voyez la Réforme, lisez ses diatribes

contre la bourgeoisie de Rouen, et vous saurez ce qu'ils entendent par liberté. Quelques milliers d'ouvriers ameutés, égarés par les chefs de clubs parisiens, vont incessamment piller, dévaster les maisons, égorger les citoyens bourgeois, et ces misérables aristocrates ont l'audace de se défendre! Qu'est donc devenue la liberté que nous avons conquise sur les barricades de février? Guerre, extermination à la bourgeoisie! telles sont les doctrines de la *Réforme*. Il faut convenir, en effet, que ces Rouennais sont des monstres sanguinaires:

Cet animal est fort méchant,

Quand on l'attaque il se défend.

Quant à l'égalité, elle consiste, dans l'esprit de cette école, à raccourcir par la tête ou par les pieds, par les revenus ou par les fonds, ceux qui dépassent les autres.

La fraternité, c'est une passe ou une ronde de canons de vin blanc, avalés sans sourciller, debout devant le comptoir d'un marchand de vins et en choquant le verre. C'est ainsi que l'on voit la ligne et la garde nationale fraterniser ensemble. C'est ainsi que Flocon et son école ont toujours entendu cette vertu sublime. Il ne faut que s'entendre; à ce compte nous ne sommes pas républicains comme l'incorruptible Flocon.

Il faut le dire, cependant, le contact de la vie civile et parlementaire semble un peu civiliser et humaniser l'ancien terroriste. Il a l'air, depuis qu'il est ministre surtout, de se prendre au sérieux et de se réconcilier avec le linge blanc, les habits brossés, le rasoir et le savon. La défroque du sans-culotte disparaît peu à peu pour faire place à quelque chose de plus humain. Ce n'est plus le même homme qu'on vit, le 25 février, entrer à Vincennes à la tête de 50,000 ouvriers, la casquette sur l'oreille, le *brûle-gueule* à la bouche, la barbe sale et négligée, la cravate en désordre, les souliers crottés, le tout surmonté de l'écharpe du gouvernement provisoire, se présenter ainsi à l'état-major, au général, et lui dire, avec ce ton de dignité qui est une des traditions du club des Jacobins: « Citoyen, il faut des armes à ce peuple, il faut lui livrer des fusils; et si quelqu'un de vos soldats a l'air de sourciller, je le fais fusiller sur l'heure. »

Telles furent à peu près les premières paroles officielles d'un des membres de ce gouvernement provisoire qui avait débuté la veille en décrétant l'abolition de la peine de mort; et il est à remarquer que dans tous ses actes il s'est montré à peu près aussi conséquent avec les principes qu'il proclamait, avec les libertés, les économies, les améliorations dont il devait être l'expression, avec les décrets qu'il rendait sans cesse, à tous propos et sur tous les objets.

Il semblait tout d'abord qu'un collègue tel que Ferdinand Flocon, qui en fait de talents de société ne possédait guère que celui de *culotter des pipes* et de rouler la *chique*, serait peu sympathique avec l'élégant Lamartine, le magnifique Ledru. Il en a été tout autrement. Flocon s'est rendu nécessaire à ses collègues, au point que c'est entre eux à la vie et à la mort. Et nous voyons qu'il en est de même à l'Assemblée Nationale, où l'on n'entend que lui, où il menace de remplacer auprès de M. Buchez, M. de Bussy, l'ancien cauchemar du chancelier Pasquier (moins cependant l'esprit et le bon ton).

Ferdinand Flocon naquit au commencement du siècle, on vers la fin du siècle dernier, probablement à Paris. Aujourd'hui c'est encore assez indifférent; mais un jour certainement dix départements de la France se disputeraient cette production. Il est fils d'un directeur des télégraphes. Heureux père aujourd'hui d'avoir produit un tel fils! mais il s'en mordit plus d'une fois les pouces, lorsque, sous l'ancien régime, les facéties de ce terroriste prédestiné compromettaient à chaque instant sa place. Il la conserva cependant, grâce à la faveur dont il jouit personnellement. La *Réforme* prétend aujourd'hui qu'à ce titre et n'étant pas évidemment républicain de la veille, il ne peut pas manquer de la perdre sous la République. L'incorruptible Ferdinand demandera le premier sa destitution: telles sont les vertus républicaines.

Sans que la biographie puisse bien exactement suivre ses traces, il paraît que le jeune Flocon, après ses études, n'habita guère la maison paternelle; on le trouve, en 1820, sténographe, puis rédacteur au *Courrier Français*. Il paraît, d'après ses débuts, qu'il ne prit pas réellement d'état, et qu'il a passé sa vie à barbouiller dans les journaux ou dans le *pot au noir* des conspirations.

Plus tard il devint rédacteur de la *Réforme*, journal de la République rouge, rival redoutable du *National*. C'est

là, c'est dans cette boutique enfumée que la République est venue le prendre pour le porter tout à coup dans les salons du Gouvernement et du ministère, et sur les sièges de la Chambre. Faut-il s'étonner de l'air un peu étrange et des façons quelque peu discordantes qu'il conserve encore dans ce monde tout nouveau pour lui.

Élections.

Lorsqu'un fait est accompli, lorsque de l'urne électorale sont sortis des noms consacrés ainsi par la loi, il faut bien les accepter. Mais comme on a toujours 24 heures pour maudire ses juges, il est permis aussi, tout en se soumettant, de discuter ces noms, de se consoler par la satire, la critique, des malheurs que l'on craint, du mal qu'ils peuvent nous faire. C'est ainsi que l'on doit s'expliquer le peu de révérence avec laquelle nous traitons quelquefois certains de ces noms élus. Inviolables par leur mandat, quant à leur personne, ils n'en sont que plus justiciables de la critique et du ridicule. C'est là une des charges de la vie publique; ils le savent bien, mais ils s'en consolent aisément en s'engraissant à nos dépens, et si nous chantons quelquefois à leur sujet, c'est toujours nous qui payons les violons, lors même que nous ne chantons pas du tout. Mais lorsque tous ces noms, *candidats* à la souveraineté, dont nous sommes inondés, ne sont encore qu'à l'état d'*aspirants*, et qu'il est temps de les discuter et de dissiper les prestiges dont ils cherchent à s'environner, c'est à nous de ne rien négliger pour nous éclairer. C'est ici le cas de traiter sérieusement une affaire sérieuse: que les fautes commises nous servent au moins d'expérience et de leçon. Les dernières élections ont été faites, c'est aujourd'hui un fait incontestable, sous l'influence d'un enthousiasme irréfléchi, des agitations les plus violentes et de la tyrannie la plus révolutionnaire et la plus monstrueuse. Le gouvernement provisoire non-seulement s'est imposé lui-même tout entier à nos suffrages, mais nous l'avons vu faire sortir de l'urne électorale, par la fraude et la violence, des noms sinistres qui nous effrayaient avec raison, et dont la funeste signification ne s'est que trop manifestée depuis.

Les noms de Barbès, d'Albert, qui sont aujourd'hui à Vincennes, et d'autres non moins suspects, qui devraient être avec eux, sont sortis de nos dernières élections. Faut-il en conclure que les électeurs de Paris veulent la terreur et la république rouge représentées par ces noms? Qui oserait le dire? Quelle est donc la puissance qui nous les a imposés en faussant ainsi l'opinion de la capitale? Lors même que le danger dont nous étions menacés a été heureusement conjuré, ceux-là ne sont pas moins coupables qui nous y avaient exposés. Malheur à la France, si elle ne sait pas secouer le joug de ces hommes! Elle les connaît.

Nous voulons tous la République, mais une République sage et modérée, qui soit la mère de tous ses enfants. Choisissons donc pour la représenter et la constituer, non des républicains rouges, non des réactionnaires, mais des hommes sages, modérés et fermes, qui soient ses amis sincères et vraiment animés de cet esprit de *liberté*, d'*égalité*, de *fraternité*, qui est sa conservation et son principe. Arrière les intrigants et les ambitieux! arrière les terroristes surtout!

Parmi les noms assez nombreux, plus ou moins connus, plus ou moins obscurs, qui tapissent déjà les murs de la ville et sollicitent vos suffrages, le choix est difficile. Méfions-nous des influences dont nous avons failli être victimes. Rappelons-nous Barbès et ses complices.

Au moment de compléter notre représentation, c'est le devoir de tout bon citoyen de discuter avec conscience, avec impartialité les noms qu'il va jeter dans l'urne, d'examiner leurs antécédents et leur profession de foi; c'est ce que nous avons fait pour notre compte, et nous croyons pouvoir présenter avec confiance la liste suivante aux vrais amis de la France, à tous ceux qui veulent la République de l'ordre et du bien. Les noms honorables qu'elle contient nous ont paru environnés de la confiance et de l'estime de leurs concitoyens et exciter le plus de sympathie.

Liste des Candidats proposés à l'Assemblée Nationale par le Diable boiteux.

CHAMBAUD, avocat à la Cour de Cassation.
GODCHAUX (Michel).
SAY (Horace).

PETETIN (Anselme).
RIGLET.
THAYER (Amédée).
THIERS.
MOREAU, maire.
FLOURY, ouvrier.
AMUSSAT.

M. CHAMBAUD, avocat à la Cour de Cassation (rue Sainte-Anne, 51). Né à Beaumont, près de Valence, dans la Drôme, 1807. M. Chambaud est cependant plutôt citoyen de Paris que Dauphinois. Il vint à l'âge de 10 ans dans la capitale, qu'il n'a guère quittée depuis, et il y fit, sous la direction de son père, des études classiques très-distiguées, et ensuite ses études de droit et son stage près de la Cour Royale; il fut à cette époque un de ces jeunes hommes laborieux qui destinent de bonne heure leur pensée et leurs facultés intellectuelles au service et à la gloire de leur pays. Des études philosophiques fortes et sérieuses partageaient alors son temps avec l'étude spéciale du droit; il se rattachait dans ces travaux scientifiques à cette école philosophique de M. Buchez (maintenant président de la Chambre), dont les doctrines sont incontestablement la base la plus solide et la plus logique des institutions sociales.... Ainsi préparé, bien jeune encore, à l'âge de 31 ans, il était avocat à la Cour de Cassation, et tous ses concitoyens savent avec quelle généreuse loyauté et quelle élévation de talent il a rempli depuis 10 ans ces honorables fonctions!

On a beaucoup répété dans ces derniers temps que les avocats avaient trop abondé dans nos assemblées législatives. Oui, sans doute! s'il faut entendre par là ces Démosthènes du mur mitoyen, dont le talent consiste à parler sur tout et à soutenir sur toute question le pour et le contre. Mais il faut faire une distinction juste et importante, et ne pas confondre ces orateurs futiles et creux avec le légiste philosophe, avec l'avocat, tel qu'il doit être, tel qu'il est en effet à la Cour de Cassation, qui, en étudiant la loi, s'élève par la philosophie à son esprit, à sa cause, à son principe. Car si la loi est avant tout l'expression des besoins de la société, celui-là seul peut la comprendre, celui-là seul est capable de la faire, qui a profondément étudié l'homme et la société au flambeau de la philosophie. Des hommes, des avocats qui se sont ainsi élevés, comme M. Chambaud, à la hauteur de la science du législateur, il ne saurait y en avoir trop dans une assemblée qui a pour mission de réformer nos lois et de faire notre constitution; et Dieu sait si notre Assemblée Nationale a besoin de tels hommes. Nous croyons donc faire acte de bon citoyen en recommandant cette candidature.

Il en est de même pour des motifs différents, mais qui nous paraissent présenter le même intérêt, des candidatures suivantes:

Il en est de même, enfin, de la candidature de M. Thiers.

Nous savons que c'est là un de ces noms auxquels il appartient de susciter des orages, d'exciter la haine et les passions des partis. Dans le siècle où nous sommes, sous un régime détestable et corrompu qui usait si vite les hommes et les choses, on n'a point impunément tenu les rênes de l'État pendant aussi longtemps que l'a fait M. Thiers. Dans une telle situation, plus un homme d'État s'élève haut, plus il fait du bien à son pays, plus sont ardentes et acharnées les passions qu'il excite. La postérité seule lui rend justice, et, quoiqu'on en dise la postérité n'a heureusement pas encore commencé pour M. Thiers. La France et l'Assemblée Nationale ont encore besoin de lui. Les bons citoyens voteront donc pour lui. Nous recommandons dans ce sens et dans ce seul intérêt sa candidature, justifiée par la réflexion suivante qui nous paraît incontestable. M. Thiers est sorti du peuple et n'a jamais rougi de son origine; il est fils de la liberté, il n'a jamais renié sa mère, et aucun homme en France ne lui a rendu plus de services.

Avis important. — Nous donnerons les biographies déjà parues à nos nouveaux abonnés.

Nos lecteurs ne seront point surpris si le *Diable Boiteux* ne donne aucun faits divers. D'ici dimanche, il est tout occupé de ses candidats.

On demande un employé à 12 ou 1500 fr. pour représenter une personne dans un dépôt. Chez madame ROBIN, rue de Constantine, 26.

A peine les arbres ont-ils repris leur verdure, que déjà l'orchestre vient répandre ses flots d'harmonie dans les charmants bosquets d'Enghien: séjour enchanté que la société parisienne se plaît à visiter dans la belle saison. C'est là, en effet, que l'on peut oublier et se distraire un moment de l'agitation et du tumulte de Paris.

Sous les brillantes illuminations du parc, au milieu de ces feux de diverses couleurs, mille plaisirs vous attendent. Le bal, plus brillant que nous ne l'avons jamais vu, attire par sa délicieuse musique nos meilleurs artistes. La nouvelle administration n'a rien négligé pour réunir la société la mieux choisie. Au milieu de ce site enchanteur, les dames pourront aspirer avec délices le doux parfum des fleurs qu'elles aiment tant par nature; le ciel, je crois, confondit leur existence. Pouvaient-ils mieux faire?

Bal le mercredi, vendredi et dimanche. J. de C.

DE CLERMONT, gérant responsable.

IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET COMP., PLACE SORBONNE, 2.